

**LA RÉÉCRITURE DU TEXTE WOOLFIEN,  
THE WAVES (1931), DANS LA TRADUCTION (1937)  
DE MARGUERITE YOURCENAR**

par Elène CLICHE ( Université du Québec à Montréal)

Le 23 février 1937, Virginia Woolf consigne dans son *Journal* l'unique rencontre avec une traductrice ("the translator"), inscrivant son patronyme avec hésitation : "Madame or Mlle Youniac (?) Not her name".<sup>1</sup> Un détail vestimentaire observé émerge dans sa mémoire, "de jolies feuilles d'or sur sa robe noire". Ce motif perçu et fixé dans son *Journal* s'apparente à celui qu'elle retiendra deux ans plus tard, au début de son texte autobiographique écrit en avril 1939, *Une esquisse du passé*, pour évoquer sa mère : "Il y avait des fleurs rouges et violettes sur un fond noir – la robe de ma mère."<sup>2</sup> Signe visuel qui frappe l'imaginaire, la robe aux ravissantes feuilles dorées de Mlle Youniac (?) participerait indirectement à "ce système de signaux du corps", relativement au "contact"<sup>3</sup>, selon l'expression de Yourcenar après plus d'une décennie, dans la réflexion d'un personnage-empereur. Virginia remarque également les lèvres rouges de l'étrangère, "red lipped", supposant que c'est une amoureuse, mais

---

<sup>1</sup> Virginia WOOLF, *The diary of Virginia Woolf*, vol. 5, 1936-1941, London, Penguin Books, 1985, p. 60-61. Traduction en français : Virginia WOOLF, *Journal*, Tome VII, Paris, Stock, 1989, p. 34-36. De son côté, près d'une quarantaine d'années plus tard, dans une lettre à Jeanne Carayon le 25 juillet 1975, Yourcenar souligne l'importance de cette rencontre : "Moi qui aurais donné un an de ma vie pour rencontrer une heure Hadrien [...] et qui ne renoncerais pour rien au monde au privilège d'avoir été reçue par Virginia WOOLF" (Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995, coll. Folio, p. 604).

<sup>2</sup> Virginia WOOLF, "Une esquisse du passé" in *Instantes de vie*, Paris, Stock, 1986, coll. Livre de poche, p. 67. La phrase originale en anglais est : "This was of red and purple flowers on a black ground – my mother's dress", V. WOOLF, "A sketch of the past", in *Moments of being*, London, Grafton Books, p. 72. À propos de Marguerite Yourcenar, elle consigne dans son *Journal* : "save that she wore some nice gold leaves on her black dress ; is a woman with a past ; amorous ; intellectual", *The diary of Virginia Woolf*, vol. 5, *op. cit.*, p. 61.

<sup>3</sup> "Dans les rencontres les moins sensuelles, c'est encore dans le contact que l'émotion s'achève ou prend naissance" ; "Même les rapports les plus intellectuels ou les plus neutres ont lieu à travers ce système de signaux du corps". Ici sont énumérés le regard, le salut, le coup d'œil, la moue. "Avec la plupart des êtres, les plus légers, les plus superficiels de ces contacts suffisent à notre envie, ou même l'excédent déjà", Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. Folio, p. 22-23.

surtout une intellectuelle (elle répète deux fois le mot "intellectual") qui séjourne régulièrement à Athènes, une femme qui n'a pas peur de l'effort, "strenuous". Le contact s'établit à partir d'un texte littéraire publié six ans auparavant, *The Waves*, de manière à interroger la signification de certaines phrases que la traductrice souhaite élucider dans la pénombre d'un salon londonien durant "deux brèves heures"<sup>4</sup>. Le but de la visite est de répondre à l'éventuelle volonté de l'auteur(e) de maîtriser certains aspects de la traduction de son texte : "Allons lui demander ce qu'elle veut que je fasse, comment elle veut que je traduise son roman", pense Yourcenar.<sup>5</sup> Or, plutôt que de recevoir des prescriptions indicatives de Woolf qui auraient pour effet de contrôler la traduction en langue française, langue que la romancière anglaise parlait couramment<sup>6</sup>, celle-ci accorde plutôt à Marguerite Yourcenar la liberté d'agir à sa guise : "Faites ce que vous voulez"<sup>7</sup>, dit-elle. Cet

---

<sup>4</sup> "dix mois de travail ont eu pour récompense une visité à Bloomsbury, et deux brèves heures passées aux côtés d'une femme à la fois étincelante et timide, qui me reçut dans une chambre envahie par le crépuscule". Texte daté de 1972. Cf. Marguerite YOURCENAR, *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, p. 118. Dans la préface des *Vagues* de 1937, Yourcenar écrivait : "je regardais se profiler sur la pénombre ce pâle visage de jeune Parque à peine vieillie, mais délicatement marquée des signes de la pensée et de la lassitude, et je me disais que le reproche d'intellectualisme est souvent adressé aux natures les plus fines, les plus ardemment vivantes [...]", *ibid.*, p. 116. De même que V. Woolf remarquait l'intellectuelle française devant elle, "a working Frenchwoman", Yourcenar considère aussi réciproquement l'intellectuelle face à elle, mais plus subtilement comme le faisait également Woolf, elle perçoit les "signaux du corps" qui transmettent un autre message, en l'occurrence une sorte de fatigue du monde. Le contact est un art pénétrant tel que Yourcenar saura l'exprimer plus tard dans le discours d'Hadrien. Henriette Levillain le comprend ainsi : "Le contact, combinaison dans le langage d'Hadrien de sensualité et d'intuition, est une projection directe vers l'au-delà des apparences, en un mot vers l'intériorité d'autrui. S'il est considéré comme le mode supérieur de la connaissance, c'est parce qu'il démasque l'être partout où il est caché derrière le paraître", Henriette LEVILLAIN, *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar, Paris, Gallimard, coll. Foliothèque, 1992, p. 65.

<sup>5</sup> Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, Livre de poche, p. 194-95. Mentionnons également que la correspondance de Yourcenar témoigne à plusieurs reprises des nombreuses exigences de celle-ci à l'égard de la traduction de ses propres textes. Ex. p. 212, 176-77, 188, 292, 411 dans Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et quelques autres*, op. cit., 1995. Il n'est donc pas étonnant qu'elle prêtât également à Woolf, avant de la rencontrer, ce souci de vérification à propos de la traduction de ses œuvres.

<sup>6</sup> Cf. Lettre de Virginia Woolf à Vita Sackville-West du 6 mars 1928 : "Savais-tu que je parle français très bien ? Enfin, je veux dire, très couramment, avec quelques inexactitudes et bon nombre de vocables tombés en désuétude depuis Saint Simon ?" [...] "Je voulais seulement que tu sois au courant de ce fait : à savoir que je parle vraiment le français", cf., Vita SACKVILLE-WEST, Virginia WOOLF, *Correspondance*, Paris, Stock, 1985, p. 310.

<sup>7</sup> Phrase rapportée par Marguerite Yourcenar à Matthieu GALEY dans *Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 195.